

# Parfois, dans les familles

**Michel Manière**



Éditions du Seuil, février 2009, ISBN : 9782020987141, extrait pp. 35 à 40

Il a dessiné tout le matin, déchirant l'un après l'autre ses dessins. Le dernier, une mariée en longue robe, seule dans un paysage, il ne l'a pas déchiré. Il l'a détaché du cahier, est monté l'afficher dans sa chambre. Le lapin assis sur le lit l'a regardé faire. D'un coup d'œil il lui a demandé son avis. Le lapin n'a pas approuvé. Il a donc retiré le dessin, est allé le mettre dans le coffre où il range ceux qui ne sont ni assez réussis pour être exposés ni assez ratés pour être détruits. Puis il est revenu s'asseoir sur le lit près du lapin.

Il l'a caressé un moment, mais le lapin l'a senti préoccupé, et lui a senti qu'il le sentait, alors il s'est relevé, il a marché jusqu'au coffre, l'a rouvert, a repris le dessin. C'est à ce moment, à ce moment seulement que la chose lui a sauté à la figure, l'a ébloué comme une révélation : en dépit de sa station debout, de ses yeux grands ouverts, de sa main tenant fermement le petit bouquet, du rose joyeux des fleurs, le même que celui de ses joues... mais peut-être justement à cause de ce rose soudain trop voyant, trop cru, faux, un grossier maquillage, à cause aussi de cette rigidité de la main tenant le bouquet, il en était sûr tout à coup : cette mariée était morte.

Et dire qu'il l'avait dessinée tranquillement tout à l'heure à la table de la cuisine, sous les yeux de sa mère ! Heureusement, elle était alors trop occupée pour remarquer quoi que ce soit. Quant à lui, pressentant sans doute déjà quelque chose d'anormal, au lieu de la lui montrer comme il le fait presque toujours de ses dessins, il a eu la bonne idée de s'enfuir avec dans sa chambre.

À présent il ressort de cette chambre, descend l'escalier le plus silencieusement possible, pensant, en entendant sa mère remuer des choses à la cuisine, que, si elle surgissait là tout à coup, même sans voir le dessin qu'il tient à l'envers, si elle le voyait lui seulement, si elle lui parlait, même pour lui dire des choses de tous les jours, des choses banales, ce serait affreux, insupportable. Si insupportable que, sous son regard, il serait instantanément pulvérisé, réduit en une poussière vaguement scintillante aussitôt dissoute dans cette lumière atroce de l'après-midi.

Il traverse le rez-de-chaussée comme un voleur, file sans bruit sur ses baskets, entrouvre la porte et, vite, se glisse dehors.

Dans l'obscurité de la remise, il cherche une boîte. Mais toutes sont trop petites. La plus belle, d'un carton bien rigide, vert foncé, porte sur le couvercle, en grosses lettres ocre jaune avec effet de relief, ce mot funèbre et beau : *RENOIR*. Mais comment faire ? Plier la feuille ? La seule idée lui tord le ventre. Et... s'il la découpait, s'il extrayait la mariée du reste du dessin ? – trois arbres, une petite église au loin, un soleil, des choses somme toute sans importance.

Les ciseaux qu'il a dénichés sont rouillés et il a du mal à découper correctement. Mais il aime ce mal. Quand c'est fait, il couche la mariée au fond de la boîte. Il cherche ce qu'on dit dans ces moments-là : *Repose en paix*. D'une voix qui a peine à sortir, il le dit. Il ferme la boîte. Son regard tombe alors sur ce qu'il reste du dessin : un paysage avec un trou en forme de mariée. Soudain il a un doute : où est

le vrai trésor ? Dans le cercueil où, morte, elle repose ?... Ou bien plutôt dans ce vide qu'elle a laissé au milieu de la feuille ?

Bien sûr, à cette question il n'y a pas de réponse.

Seulement des gestes à faire. De cela, de cela uniquement il est sûr. Il les fait. Il glisse ce qu'il reste du dessin entre sa peau et son tee-shirt, puis il prend la boîte qu'il porte devant lui solennellement.

Sous le couvert des noisetiers, il s'enfonce ainsi, à pas lents, la boîte posée sur ses deux paumes ouvertes. Un, deux, trois... Il compte ses pas : vingt-trois exactement jusqu'au mur de pierres où souvent il observe les lézards. C'est au pied de ce mur qu'il enterrera la boîte. L'ayant posée dessus, il s'agenouille et commence à creuser. Il creuse à mains nues et c'est dur. Il se heurte souvent à de gros cailloux qui, lorsqu'il les ôte, débusquent dans l'intimité grasse, en même temps que d'énormes vers de terre, des odeurs qui donnent envie de vomir. Mais il creuse de plus belle. La feuille sous son teeshirt commence à lui coller aux côtes, de grosses gouttes lui tombent du front et se mélangent à la terre. Mais il creuse.

Il creuse et creuse encore.

Bientôt ce n'est plus en vue du trou, en fonction de la taille de la boîte, de l'obligation de l'enterrer profondément qu'il creuse, mais pour creuser, parce qu'il faut creuser, creuser toujours, creuser encore. Parce qu'il faut avoir les mains qui saignent, la nuque qui brûle, les tempes qui bourdonnent et les yeux qui se brouillent. Parce que, surtout, il faut garder la tête baissée, surtout ne pas la relever.

C'est pourtant ce qu'il fait.

Au bout de combien de temps ? Pourquoi ? Parce qu'il a eu soudain besoin de voir le ciel, ou parce que quelque chose, un bruit, une ombre, soudain, l'ont alerté ?